

CHAPITRE X

Loukoléla-Station. — Le *Mahogoni* (acajou). — Le *Moka larcifolia*. — Van Gele et Coquilhat à la station de l'Équateur. — Un tremblement de terre à Ikengé. — Le bombax et le cotonnier. — Un féroce justicier. — Funérailles du moucounzou Seko Tounghi. — Van Gele, roi des Baroumbé. — Le Kassai.

PARTIS de Bolobo le 16 septembre 1883, ainsi qu'il a été dit dans les pages précédentes, Stanley et Roger, arrivaient six jours après, à Loukoléla-Station.

Ce poste, en voie d'installation, qui comptait une garnison de trente-cinq hommes de couleur sous les ordres d'un jeune agent anglais, M. Glave, s'élevait en pleine forêt vierge, sur la rive gauche du Congo, à trois kilomètres en amont de Loukoléla.

Les arbres abattus par la hache des bucherons fournissaient, il est

vrai, les matériaux nécessaires à la construction des bâtiments, mais on n'obtenait ces matériaux qu'au prix d'écrasantes fatigues pour un personnel numériquement trop faible.

Pour défricher les quelques hectares de terrain indispensables à la station on avait engagé une véritable lutte de Titans avec les tecks, les gâiacs, les *Mahogoni Swietenia* et les platanes qui, depuis des siècles, s'étaient développés dans des proportions gigantesques et avaient fécondé, dans les enfourchures de leurs rameaux, des millions de végétaux parasites d'une surprenante vigueur.

M. Glave espérait néanmoins venir à bout en quelques mois de ces obstacles formidables. L'agent anglais montrait avec un légitime orgueil à ses visiteurs les conquêtes chaque jour plus étendues, et les découvertes pleines de promesses, que l'Association devait au travail soutenu de ses serviteurs.

Dans la forêt primitive, dont on surprenait peu à peu les secrets, se révélaient à chaque instant quelques-unes de ces richesses naturelles que l'Europe et les deux Amériques s'empressent d'exploiter à l'aide d'un outillage perfectionné.

Les *Mahogoni Swietenia*, d'un bois analogue à celui de l'acajou, abondent en effet dans cette forêt vierge, droits comme des pins-parasols, gigantesques et superbes comme les chênes de nos forêts septentrionales. Les noix de ces arbres, aux multiples vacuoles pleines d'un suc visqueux couleur pourpre noir, fournissent un excellent caustique, et leurs pédoncules, appelés pommes d'acajou, simulent un fruit ayant la forme d'une poire et dont la saveur légèrement acidule est agréable au goût. Les branches exsudent une gomme ressemblant à l'ambre jaune pour les caractères physiques, et susceptible d'être utilisée comme astringent par la médecine, et dans la fabrication des vernis par l'industrie.

Au-dessous de cette végétation puissante, dans le fouillis des fougères arborescentes, des lianes qui grimpent au sommet des arbres et retombent en festons capricieux, croissent des arbrisseaux variés à l'infini, dont l'un, le caféier, enrichira les indigènes du district de Loukoléla.

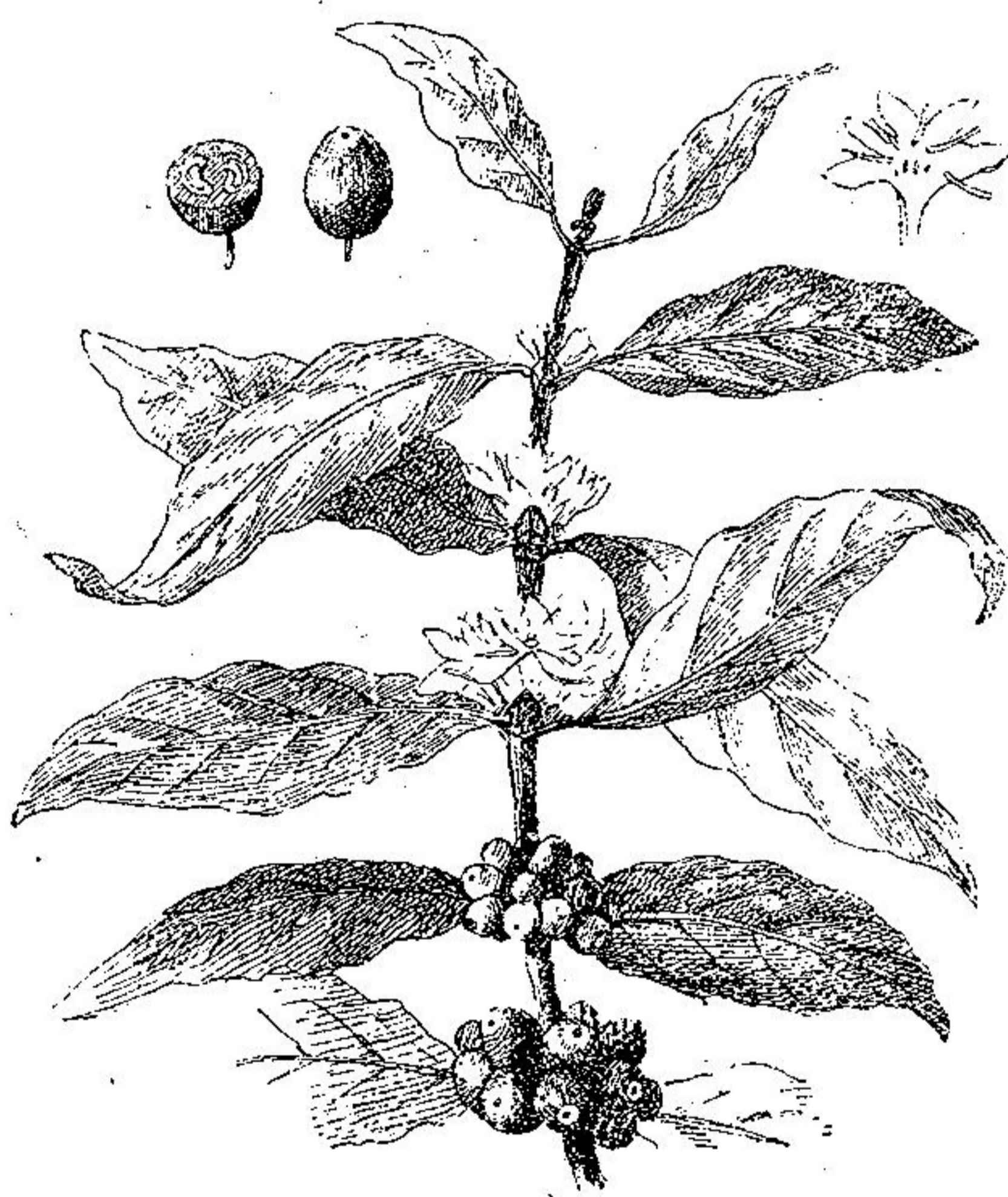
Avant l'arrivée de M. Glave, les natifs, ignorant les qualités de cet arbrisseau, n'avaient jamais songé à le cultiver. Peut-être, maintenant qu'ils en connaissent la valeur, secoueront-ils leur paresse invétérée et s'adonneront-ils à la culture du *Moka lancifolia*.

Ce précieux arbuste, qui atteint, à l'état sauvage, une hauteur de plus de dix mètres, porte des rameaux arrondis disparaissant à la fois sous des

monceaux de fleurs blanches odorantes et sous une multitude de petites baies contenant une ou deux fèves.

Il n'est personne, sous toutes les latitudes, qui n'ait savouré la boisson délicieuse fournie par le cotyle doré du caféier; mais qu'ils sont rares ceux qui connaissent l'arbuste et les soins particuliers que réclame sa culture.

Le caféier est un arbre essentiellement capricieux; il vient à merveille dans certaines contrées couvertes de forêts vierges, où la terre est meuble et légère; il végète parfois misérablement dans les terres fortes et fertiles



FLEURS ET FRUITS DU CAFÉIER.

Il semble ne se plaire à croître qu'à l'ombre de certains végétaux; il recherche surtout dans l'Amérique centrale l'ombrage d'un acacia à fleurs rouges ravissantes, nommé *Punciana imperialis*.

Mais en confiant en Afrique le caféier cultivé à la tutelle du bananier prodigue à la fois d'ombre et de fruits, on obtiendra des plantations doublement productives et qui offriront au regard un riant aspect.

L'arbre à quinquina, l'un des plus beaux végétaux tropicaux, croissait aussi dans la forêt vierge de Loukoléa. On y distinguait çà et là ses larges

feuilles vertes, et l'air était embaumé par le parfum de vanille qu'exhalent ses fleurs blanches comme la neige. Il n'est pas besoin de rappeler ici les précieuses qualités fébrifuges de l'écorce de cet arbre magnifique.

Nous ne pouvons, dans la crainte d'être entraîné trop loin, décrire toutes les richesses végétales charmant les yeux et l'odorat, qui s'entremêlaient et formaient un rempart de verdure au poste hospitalier de Loukoléla. N'était le témoignage unanime des nombreux explorateurs qui ont visité cet établissement, on hésiterait à croire que toutes les espèces végétales utiles et précieuses des latitudes tropicales sont représentées dans un espace de quelques lieues carrées; cette merveille est due au climat invariablement chaud et humide de Loukoléla.

Le 25 septembre, Stanley et Roger continuaient leur voyage vers le nord et s'arrêtaient, le 29, à la station de l'Équateur.

En débarquant, l'agent supérieur de l'Association ne put que témoigner aux lieutenants Van Gele et Coquilhat son étonnement, ou mieux son admiration pour les heureuses transformations qu'avaient subies les hectares de terre concédés.

Aux ronces et aux broussailles de la savane avaient succédé des maisons d'habitation, des magasins, des champs de maïs, de manioc et des jardins potagers où s'épalaient, dans un réjouissant pêle-mêle, les feuillages variés des plantes légumineuses d'Europe : oignons, radis, carottes, navets, petits pois, haricots, choux, salades, betteraves, tomates, etc., etc., à côté de légumes indigènes d'une vitalité prodigieuse.

Le fondateur de la station de l'Équateur située sur la rive gauche du Congo, à cinq kilomètres en aval du confluent de la rivière Noire, par 6° de latitude nord, avait réalisé en trois mois ce changement complet de décor, à l'aide de brigades de négresses bakouti.

Les femmes bakouti, comme celles de tous les districts de l'Afrique centrale, ont l'apanage exclusif des travaux des champs et de l'élevage des nombreux troupeaux de chèvres et de moutons. Les hommes, au lieu de cultiver la terre, préfèrent perdre leur temps à se disputer entre eux, à batailler, à fumer, à se coucher, à bâiller, à boire et à dormir.

Lors de l'arrivée des blancs sous l'Équateur, Van Gele et Coquilhat, avaient inutilement conféré avec les chefs des villages environnants d'obtenir un contingent de travailleurs mâles. L'un des mfoums visité, un certain Molyra, chef de Macouli, avait déclaré que les hommes ne pouvaient s'abaisser à labourer les champs, aussi bien pour le compte des mandelés que pour leur propre compte; mais il avait consenti à racoler

dans son village une brigade de quinze femmes, au courant de la culture, et à les enrôler au service de l'Association.

Cette escouade féminine s'était mise aussitôt à émonder les terrains concédés propres aux plantations, tandis que le personnel mâle, Zanzibarites, Haoussas et Kroomen, taillait, équarrissait, façonnait des troncs d'arbres, confectionnait des briques d'argile et construisait un petit village de huttes et de demeures réellement somptueuses, étant donnée la situation.

L'exemple du chef Molyra avait été imité par le *moucounzou* Seko Tounghi, grand chef des Baroumbé et d'Ibonga-Wangata, important village situé près de la station. Trente femmes indigènes furent mises par le *moucounzou* à la disposition des *mundelés*, pour activer les travaux des champs. Seko Tounghi s'était ainsi créé de beaux revenus; il percevait près de deux *mitakos* par journée de travail de chacune de ces femmes.

Outre la concession primitivement accordée à Stanley, les premiers officiers belges en station sous l'Équateur avaient acquis des naturels une île qui s'étendait au milieu du fleuve, en face du poste.

Cette île, autrefois déserte, possédait maintenant une maison en argile et se couvrait de plantations importantes de maïs et de bananiers.

Une bonne entente avait toujours existé entre les Bakouti et les blancs vivant sur leur terres; la présence de ces derniers semblait même avoir amené chez les indigènes une sensible transformation morale.

Les conflits très fréquents entre les populations des villages voisins, et terminés naguère par de terribles effusions de sang, étaient toujours pacifiquement réglés par l'intermédiaire de Van Gele ou de Coquilhat.

L'ascendant moral que les hommes blancs, exerçaient sur les nègres bakouti, fut à diverses reprises invoqué par le fétichiste Ikengè, *makoko* du district équatorial, non seulement contre ses propres sujets révoltés, mais encore contre les éléments rebelles aux injonctions des prêtres-féticheurs.

Il existe en effet sous les latitudes constamment pluvieuses de l'Équateur une secte spéciale de sorciers, mystificateurs grossiers, disant à leur superstitieux entourage qu'ils peuvent disposer à leur gré des phénomènes atmosphériques, faire en un mot la pluie et le beau temps.

Comme sous l'Équateur la pluie tombe en abondance durant toute l'année, excepté dans la période qui s'étend de la mi-janvier à la fin de février, les peuplades indigènes s'estimeraient fort heureuses d'avoir, dans

ce long intervalle de plus de dix mois de pluie, quelques bienfaisantes journées de soleil.

Mais les fétichistes attirés, quelles que fussent leurs jongleries, n'ont jamais satisfait les désirs des populations qui leur demandaient le beau temps, et Ikengé, convaincu de l'incapacité de ses sorciers noirs, suppliait instamment les mundelés de commander au ciel lui-même.

Obsédés, un après-midi, par les instances réitérées du makoko, Van Gele et Coquilhat, de ce ton que prennent les grands parents répondant avec impatience à un enfant gâté qui demande la lune, lui promirent d'enjoindre au soleil d'avoir à resplendir le lendemain dans le plus beau ciel qu'on ait jamais vu.

Ikengé, enchanté de cette promesse banale, courut de hutte en hutte dire aux notables de son village que les mundelés consentaient à faire le beau temps. Des explosions de joie, des cris, des chants, des rires, des danses et surtout de copieuses libations accueillirent cette nouvelle.

Les natifs, dont l'impatience était au comble, se disposèrent à passer la nuit en réjouissances publiques.

Contrairement aux soirées précédentes, le firmament fut cette nuit-là d'une sérénité parfaite; les nombreuses constellations du ciel bleu-noir de l'Équateur firent flamboyer dans le ciel des milliers de saphirs.

Rassemblés autour d'Ikengé, sur la place qu'ombrageait le bombax traditionnel du village, les naturels les moins ivres devisaient ou mieux discutaient encore à minuit sur la puissance des mundelés; les plus naïfs, essayant de convaincre les incrédules, leur faisaient remarquer la traînée sinieuse et brillante de la Croix du sud étalant au-dessus de leurs têtes une incomparable rivière de diamants.

Aux pieds des discoureurs, çà et là sur la pelouse où le bombax doucement agité par la brise avait semé des flocons d'un blanc neigeux, d'autres natifs lassés par la danse ou cédant aux vapeurs soporifiques du malafou mêlaient au bruit des discussions le vacarme de leurs ronflements sonores.

Soudain une violente secousse de tremblement de terre renverse sur le sol les veilleurs encore debout, et, par un effet contraire, réveille les ronfleurs, les redresse un instant, pour les rejeter ensuite dans la position horizontale qu'ils occupaient. La secousse dura huit secondes, le mouvement fut horizontal.

Des paroles précipitées, des exclamations d'effroi se croisaient dans cette assistance effarée, tandis que de chaque hutte s'échappaient en poussant des cris de détresse, et avec la rapidité de daims effarouchés, des

enfants et des femmes arrachés en sursaut à leurs songes par les oscillations du sol.

Ikengé et les notables expliquèrent à leur façon ce phénomène aussi imprévu que terrifiant.

« Les mundelés, disaient-ils, ont battu leur fétiche pour commander aux éléments. La terre n'ayant point voulu suivre leurs ordres, ils l'ont secouée, jusque dans ses profondeurs; elle est vaincue maintenant et docile aux volontés des hommes blancs. Voyez, dans le ciel qui blanchit on ne distingue plus un seul nuage. Nous aurons sûrement une journée d'azur. »

Cette interprétation fit cesser l'effroi des natifs; ils attendirent plus calmes, au pied du bombax, l'aurore du beau jour promis.

Nous avons plusieurs fois nommé le bombax dans le cours de cet ouvrage, sans donner la description de cet arbre aussi majestueux qu'utile. Réparons cette omission momentanée.

Le bombax jette, partout où il s'élève, une agréable fraîcheur due à l'abondance de son feuillage; il se couvre, à certaines époques de l'année, de larges fleurs blanches exhalant un doux parfum. A la floraison succèdent des fruits ayant la ressemblance d'un cône à angles saillants. Le fruit contient un duvet blanchâtre, sorte de coton utilisé depuis longtemps par les Anglais dans l'industrie manufacturière.

Il ne faut pas confondre ce gigantesque végétal avec le cotonnier des Indes, petit arbrisseau n'ayant pas trois mètres de hauteur et dont le tronc mesure à peine quelques centimètres de diamètre. Cet arbuste est très rameux; son écorce mince et lisse, verte d'un côté et rougeâtre de l'autre, est marquée de petits points noirs; ses feuilles blanchâtres sont garnies en dessous d'un duvet rude au toucher; ses fleurs, d'une couleur jaune soufre, sont remplacées par des fruits ovoïdes de la grosseur d'une noix, et contenant de cinq à neuf graines brunes environnées de flocons d'une grande blancheur. Ces flocons débordent de toutes parts lorsque la matu-



FLEURS ET FRUITS DU COTONNIER.

rité fait éclater la capsule; ils sont recueillis pour être utilisés sous le nom de coton.

Mais revenons aux noirs qui ont attendu l'aurore au pied du bombax et qui ont vu avec un indescriptible transport d'admiration et de joie le soleil se lever radieusement dans l'azur le plus pur. Ikengé leur expliqua de nouveau que ce grand phénomène était dû à la toute-puissance des mundelés Van Gele et Coquilhat qui avaient imposé leur volonté à la terre, et que cette dernière en avait inutilement tremblé de fureur pendant la nuit.

Les deux officiers étaient loin de s'attendre à un pareil honneur. Ils n'avaient pas ressenti à la station la moindre secousse terrestre, et, réveillés par les natifs aux premiers rayons du soleil, ils attribuaient tout simplement l'enthousiasme de leurs visiteurs à l'apparition de l'astre promise dès le jour précédent.

Mis au courant du phénomène nocturne par les récits des noirs émerveillés, les blancs se gardèrent de détromper leurs crédules admirateurs.

L'oscillation horizontale peu intense qui avait troublé durant quelques secondes l'équilibre des habitants d'Ikengé, eut les plus heureuses conséquences; elle jeta les Bakouti dans une adoration perpétuelle devant les mundelés, autrefois demi-dieux, élevés désormais au rang de tout-puissants, et leur assura une sécurité pleine et entière dans le district équatorial riverain du Congo.

Des circonstances fortuites, tout à fait indépendantes de la volonté humaine, ont parfois amené les plus importants résultats. Christophe Colomb, menacé d'être abandonné par ses compagnons dans une île des Antilles peu de jours avant de découvrir un nouveau monde, fut sauvé grâce à l'intervention d'un phénomène céleste : une éclipse totale de soleil, dont l'immortel navigateur avait prédit l'apparition à jour fixe et déterminé la durée.

Puisse l'avenir réserver au district bakouti, si subitement inféodé aux mundelés en raison d'un jour de soleil succédant à une nuit tourmentée, les bienfaits qu'une éclipse totale de ce même astre permit à la civilisation de répandre sur l'immense continent américain!

Puissent aussi les innocents mensonges des lieutenants Van Gele et Coquilhat maintenir les sujets d'Ikengé dans la louable habitude de vénérer les hommes blancs à l'égal de leurs dieux que, dans leur pieuse reconnaissance, ils comblent d'offrandes consistant, la plupart du temps, en produits alimentaires!

Disons, pour expliquer ce dernier souhait, que Van Gele et Coquilhat,

adorés par la population d'Ikengé depuis la manifestation de leur puissance sur le soleil, furent chaque jour abondamment pourvus d'aliments de toute nature.

« A six heures du matin, écrit Van Gele, notre premier déjeuner, assuré par la piété des fidèles, se compose d'œufs frais, d'une pinte de lait de chèvre avec biscuits ou galettes de maïs.

« A midi, le dîner comprend : un bouillon ou potage aux légumes européens récoltés dans nos jardins, un poulet étuvé aux tomates, un rôti avec compote de bananes, un pudding aux bananes avec œufs battus; des galettes de maïs au miel, du vin de palme, du café au lait; pas de liqueurs.

« A six heures du soir, nous soupçons des reliefs du dîner et nous prenons en outre une tasse de thé.

« C'est là notre ordinaire, auquel nous ajoutons parfois une pièce de gibier, ou bien, suivant le nombre et la qualité de nos invités, une chèvre ou un mouton entier rôtis.

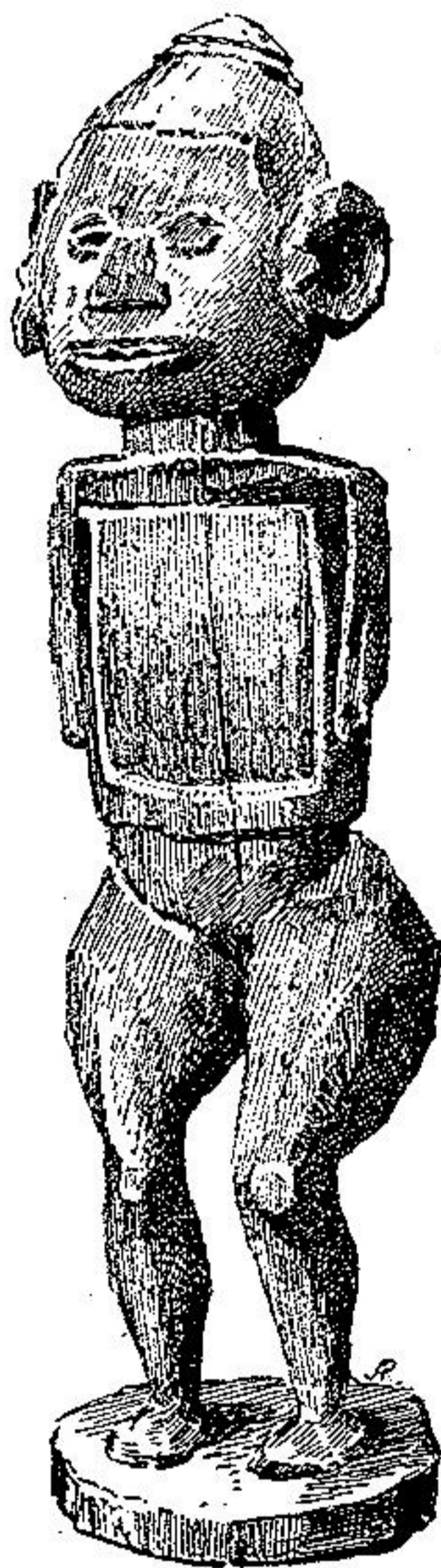
« Dans de telles conditions l'existence est fort supportable à la station de l'Équateur, où le thermomètre centigrade marque à l'intérieur des maisons, au moment de la plus forte chaleur, trente-deux degrés. »

Van Gele et Coquilhat mirent à profit les bonnes dispositions des natifs pour augmenter le personnel féminin attaché à la culture des hectares défrichés, et ils obtinrent d'Ikengé une nouvelle brigade de négresses qui furent employées à des plantations de canne à sucre.

La canne à sucre a le port d'un grand roseau comme le bambou et le sorgho, mais elle est remarquable par l'élévation et la grosseur de ses chaumes, l'ampleur de sa panicule et l'abondance de ses fleurs argentées et soyeuses.

Elle est appelée à devenir une source de richesses dans les districts équatoriaux de l'Afrique où seront installés les postes de l'Association Internationale.

Pendant que les négresses d'Ikengé préparaient le terrain destiné aux plants de canne à sucre, il survint un événement dramatique, qui témoi-



FÉTICHE

(COLLECTION DE M. FLEMING.)

gna du barbare intérêt que portait à la prospérité de la station la noire majesté bakouti.

L'un des nyamparas préposés à la surveillance des négresses, vint se plaindre aux commandants de la station du mauvais vouloir d'une esclave maniant paresseusement la pioche d'émondage. Van Gele manifesta une heure après, pendant le repas du soir auquel étaient invités le mfoum Ikengé et quelques notables, la mauvaise humeur que lui avait causée le rapport du Zanzibarite.

Ikengé garda le silence, mais il tint compte des plaintes du lieutenant et parut méditer longuement le genre de punition qu'il infligerait à la coupable. Il quitta ses hôtes en promettant de corriger la paresseuse d'une façon exemplaire.

Le lendemain un messenger du roi bakouti apportait aux mundelés la tête de l'indolente négresse plantée au sommet d'une pique.

On peut juger des regrets des officiers belges, qui jurèrent, mais un peu tard, de ne plus soumettre à la justice sommaire d'un souverain sauvage l'un ou l'autre de leurs serviteurs indigènes.

Les plus sévères remontrances furent adressées par les blancs au cruel Ikengé, qui ne put rien comprendre au courroux des mundelés contre lui.

« Cette négresse, disait le stupide justicier, avait presque atteint l'âge où la femme bakouti, ne pouvant plus rendre de services d'aucune sorte, vaut à peine les mitakos que payent, pour la posséder et la décapiter sur une tombe, les parents d'un notable défunt. »

Van Gele et Coquilhat, voyant que leurs admonestations toutes philanthropiques étaient inutiles et qu'ils ne parviendraient jamais à convaincre Ikengé de son cruel excès de zèle, ne voulurent point garder rigueur à ce sanguinaire monarque et finirent, dans l'intérêt à venir de la station, par l'inviter de nouveau à leur table.

Au mois d'octobre 1883, quelques semaines après le départ de Roger et Stanley d'Équateur-Station, le pays des Baroumbé fut agité par la mort du grand moucounzou Seko Tounghi.

Van Gele fut convié aux funérailles solennelles de ce monarque.

Le lieutenant, qui ne pouvait se soustraire à cette invitation, se rendit avec une escorte nombreuse au village d'Ibonga-Wangata, théâtre de la cérémonie funèbre.

« En approchant du village, écrit le généreux officier belge, nous entendîmes des rumeurs effroyables, et peu à peu nous pûmes distinguer des chants et des cris de désolation. Le moucounzou était mort la veille.

« Des processions de femmes s'organisèrent dès notre arrivée; elles por-

taient triomphalement les objets ayant appartenu au défunt, tels que bouteilles, gobelets, pagnes,alebasses, etc., etc.

« Elles parcoururent ainsi l'unique rue du village; leur va-et-vient était continu, et leurs chants accompagnés de déhanchements lascivement cadencés. Leur toilette, composée uniquement de quelques feuilles de bananier, rappelait celle d'Ève dans le paradis terrestre.

« Pendant ce temps les notables s'emparèrent de la poudre du mort, chargèrent ses fusils, et tirèrent jusqu'à épuisement complet de munitions.

« Le soir, tous les gongs et les tambours furent réunis près de la hutte mortuaire: on chanta, on dansa, on grinça des dents, on continua les salves de mousqueterie.

« Le lendemain, une députation vint me prier de faire exécuter quelques décharges par mes hommes d'escorte. J'acquiesçai à ce désir. On me désigna un superbe bananier dont il fallait abattre la tête à coups de fusil. Ma coopération eut un plein succès; le végétal tomba sous une pluie de balles; lors de sa chute, ce fut une joie délirante: les mauvais esprits qui habitaient l'arbre étaient vaincus, devenus inoffensifs, impuissants. On me supplia dès lors d'assister à toutes les cérémonies ultérieures.

« Ce que je venais de voir et d'entendre n'était que le prologue du drame terrible qui se préparait. Des informations m'apprirent en effet qu'on achetait, pour les décapiter, des esclaves mâles dans les villages environnants; six des femmes favorites du défunt devaient, me disait-on, compléter l'hécatombe.

« Je fis des remontrances répétées concernant l'exécution, et je m'efforçai d'y faire renoncer; ce fut peine inutile: un des notables me répondit même: « Chez vous, où les chefs sont si riches, on doit en tuer beaucoup plus; ne faudra-t-il pas sacrifier au moins deux mille têtes lors de la mort de Boula-Matari. »

« Que répondre à ces frénétiques ignorants?

« Le temps est, hélas! bien loin encore où l'on pourra faire comprendre par la persuasion à ces misérables brutes toute l'horreur de pareilles tueries.

« Le lendemain vers midi devait avoir lieu la première exécution. On vint me chercher pour me placer au meilleur endroit du spectacle. Je ne pouvais décliner cet honneur sous peine de mécontenter gravement tout ce peuple; je voulais d'ailleurs m'assurer jusqu'à quel point ces sauvages poussaient la barbarie.

« De la cabane où je logeais j'avais à peine quinze minutes de trajet à

faire pour me rendre sur les lieux de l'effroyable cérémonie. Au détour d'un sentier la scène se présenta à moi dans son ensemble hideux.

« A gauche, les porteurs de tambours, gongs, trompes en ivoire, produisaient par les sons des divers instruments une cacophonie énervante; à droite, se massaient en foule des spectateurs, hurlant à tue-tête; au fond, devant moi, s'étalait le lieu du supplice où se trouvait déjà l'un des misérables voués à la mort.

« C'était un gaillard gros et fort, et paraissant compter à peine vingt printemps. Complètement nu, il était assis sur le sol, à côté des bourreaux, les jambes allongées et, ainsi que les mains, attachées à des piquets fichés en terre.

« Malgré ses liens, le patient aurait pu parfaitement se débattre, mais du premier coup d'œil je jugeai qu'il ne tenterait aucun effort pour échapper à la mort violente qu'on lui réservait. Son visage était d'une impassibilité parfaite, le regard indifférent, la respiration régulière.

« Caton n'a pas plus stoïquement avalé la ciguë.

« La victime paraissait attendre le moment fatal avec la résignation que donne l'espoir d'une autre vie.

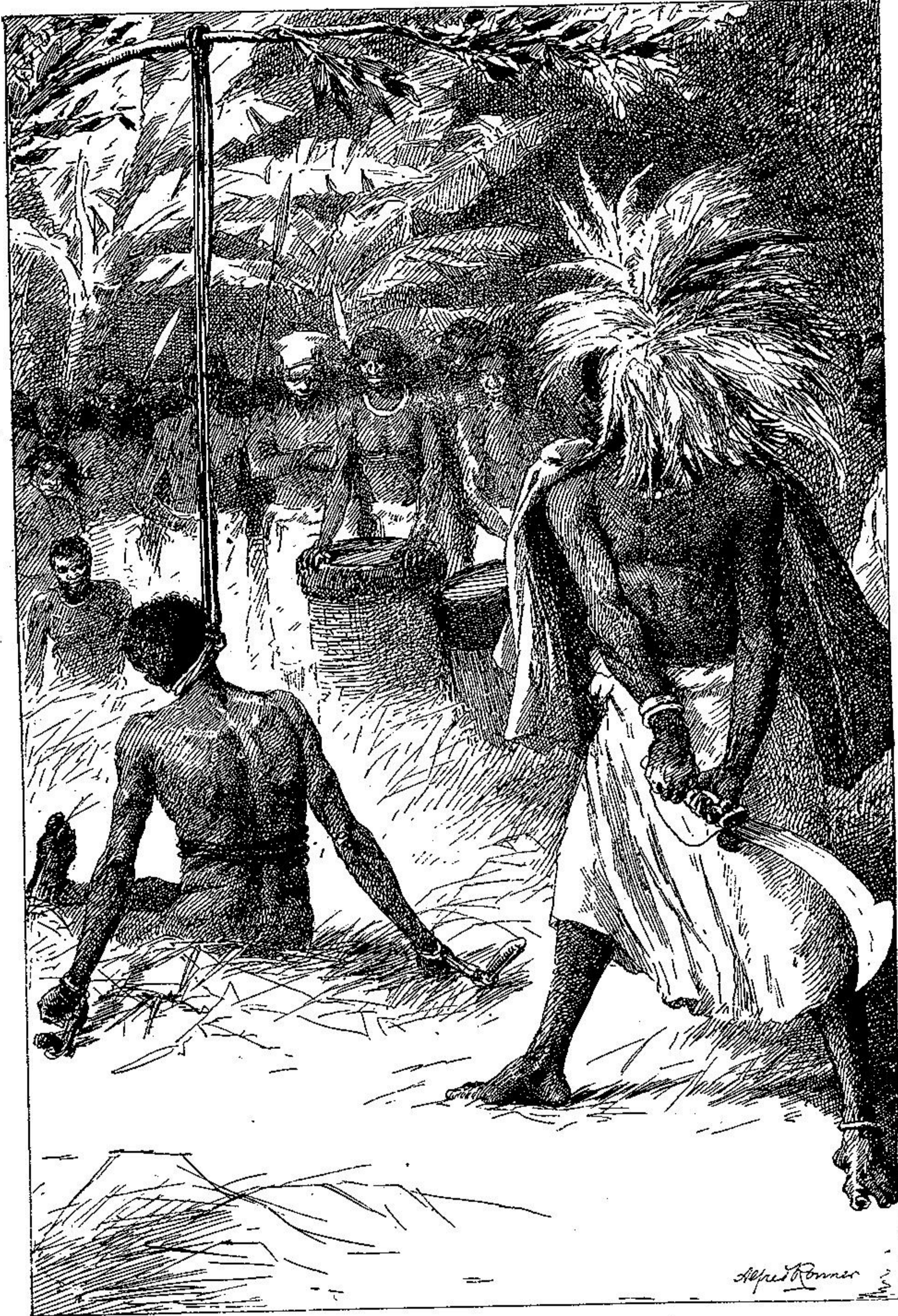
« Les notables vinrent me serrer la main et me remercier d'être venu; ils m'assurèrent que la *fête* ne tarderait pas. J'intervins encore en faveur du malheureux esclave et je demandai à le racheter.

« On refusa d'abord mes propositions, on exigea ensuite un prix tellement exagéré, que je reculai devant une telle dépense. Que faire? si je rachetais celui-ci le double ou le triple de ce qu'il avait coûté, les vendeurs auraient en toute hâte dépensé leur avoir à acheter trois nouvelles victimes. Le pauvre gars était condamné sans rémission.

« Les apprêts commencèrent. On plaça entre les jambes du supplicié un pieu auquel il fut solidement lié par le milieu du corps, puis on lui passa au cou un collier fait de lianes.

« De ce collier partaient d'autres lianes qui toutes aboutissaient au-dessus de la tête où elles étaient réunies en un seul lien terminé en œillet au milieu duquel passait l'extrémité de la tige d'un jeune arbre planté en terre à cinq mètres en avant du patient et recourbé vers lui. Après la décollation, la tête devenue libre devait se trouver projetée en avant, et décrire une parabole sanglante, par suite du redressement brusque du végétal.

« Ces opérations préliminaires durèrent environ trois quarts d'heure. L'appareil du supplice se faisait sur mesure, les bourreaux l'essayaient au patient, le retouchaient, le corrigeaient absolument comme chez nous les tailleurs essayent un paletot.



IPAMBA, ARMÉ D'UN ÉNORME COUTEAU, MESURE SON ÉLAN.

« Entre temps, quelques spectateurs loustics prenaient à tour de rôle la place du sacrificateur et simulaient l'action de couper la tête de la victime; au préalable, ils marquaient sur le cou du patient le point où devait s'abattre le couteau, ils plaisantaient le malheureux, lui offraient des consolations banales, triviales, et le chargeaient de leurs commissions pour le monde des esprits fétiches. Le condamné par persuasion, toujours impassible, se prêtait à ces tracasseries avec une docilité parfaite et des sourires nullement contraints.

« Tout étant bien ajusté, on couvrit de terre blanche la tête et le corps de la victime, puis on lui banda les yeux.

« L'action se précipita : l'assistance avait soif de sang. Des bandes armées de lances, de vieux sabres et de couteaux, se formaient en file indienne et s'élançaient sur la scène en simulant un combat.

« Le prêtre sacrificateur arriva aussitôt, en jupon blanc, manteau rouge écarlate et portant une coiffure énorme formée de plumes d'oiseaux variés.

« Il était précédé par une de ses femmes exécutant des danses lascives, et suivi par un cortège immense d'hommes armés.

« La mission méprisable de ce personnage était certes enviée par plus d'un assistant; sa présence imposa un instant le silence respectueux de l'admiration.

« Je reconnais en lui l'un des sous-chefs du moucounzou défunt : Ipambi presque un de mes bons amis, ma foi, une créature d'un naturel paisible, aux instincts pacifiques, qui m'a toujours affirmé son horreur pour la guerre et les massacres et qui par là s'était toujours distingué en paroles de ses semblables dont la guerre est la plus captivante distraction.

« Après deux ou trois minutes de pause, Ipambi, armé d'un énorme couteau, prend position, mesure son élan et frappe un coup sec.

« L'arbre se redressa et projeta à dix mètres au loin, en décrivant la courbe prévue, la tête du supplicié. Elle fut immédiatement enlevée; je ne la vis plus, mais j'appris qu'on l'avait dégarnie de ses chairs et que le crâne fut exposé sur un pieu au milieu du village.

« Immédiatement après la décapitation, les sauvages se précipitèrent avec leurs couteaux sur le corps mutilé d'où s'élançaient deux jets de sang, et ils le dépecèrent. J'en avais vu assez, ou plutôt j'en avais vu trop! mon indignation débordait; je me sauvai.

« J'appris le lendemain qu'on avait découpé le corps par quartiers. Le cœur et le foie devaient servir à faire de la médecine fétichiste : celui qui en mangeait devenait invulnérable à la guerre.

« Deux versions me furent rapportées quant à la destination des autres

parties du corps. D'après la première, les débris humains furent jetés dans le Congo; d'après la seconde, après qu'on eut découpé les bras, les jambes, séparé le tronc en deux, on avait envoyé ces parties dans différents villages voisins pour permettre aux habitants de festoyer en l'honneur de feu Seko-Toungui.

« Pendant six jours, deux, trois, quatre autres victimes furent sacrifiées de la même façon.

« Le septième jour eut lieu la promenade du cercueil. Car chez les Bakouti contrairement à ce qui se pratique dans certain district du bas Congo, on ne brûle pas le corps, on l'enterre. L'enfouissement est l'occasion d'une nouvelle fête sanglante.

« Le cercueil est taillé tout d'une pièce dans un arbre; il a la même forme que ceux fabriqués en Europe, mais sa section est pentagonale et ses extrémités sont terminées par des appendices en forme de grandes dents entrecroisées. Sur le couvercle, qui est de deux pièces, on avait placé deux fusils en bois assez bien taillés et le chapeau du mort.

« La mise en bière entraîna la décapitation d'une des épouses favorites de Seko. On m'a raconté que l'infortunée veuve n'acceptait pas son sort avec résignation. Elle avait essayé de se soustraire au sacrifice, ses tentatives avaient eu pour résultat de provoquer la fureur de l'assistance et d'augmenter les horreurs du supplice. Il se passa des scènes ignobles dans lesquelles le sexe de la victime ne fut pas même respecté avant et après la décapitation.

« Le huitième jour, à l'occasion de l'enterrement, je consentis à retourner à Ibonga-Wangata.

« Avec quel serrement de cœur j'ai dû assister à l'horrible spectacle auquel les circonstances ne m'ont pas permis de me soustraire! En arrivant à Ibonga, j'appris que quatre nouvelles victimes avaient été désignées pour être sacrifiées sur la tombe du moucounzou.

« Je les vis avant leur départ, pendant qu'on procédait à leur toilette. J'intervins de rechef en faveur de ces malheureuses créatures; mais aucune offre, aucune remontrance ne put modifier leur sort.

« L'une d'elles était une petite fille de trois ans à peine, toute potelée, pleine de vie; la pauvre enfant était sérieuse comme si elle comprenait sa destinée, et je vis des traces de larmes sur ses joues grassouillettes. Puis ce furent une jeune fille de onze à douze ans, une de dix-huit, et une dernière passant pour vieille. Elles représentaient les quatre âges de la vie.

« A l'exception de la dernière, ces infortunées victimes n'étaient pas rési-

gnées, bien qu'elles ne fissent aucun mouvement de révolte, tout à fait inutile d'ailleurs.

« Leur dernière toilette était fort simple : on les mit complètement à nu ; puis elles furent lavées, raclées et enduites sur tout le corps de la poudre rouge végétale, la *goula*, dont tous les Bakoumbé se servent pour leur maquillage.

« C'est dans ce très simple appareil qu'elles furent amenées processionnellement jusqu'à la fosse où Seko-Toungui devait être enterré : dans un endroit caché, aux abords du village et sur la lisière d'un bois épais ; là, on pendit les malheureuses et leurs cadavres servirent de litière au cercueil.

« Le jour suivant eut lieu un défilé général de tous les sauvages du district dans leurs costumes de guerre : peintures symboliques, coiffures à plumes ou en peau de singe et armés de boucliers, de flèches, de couteaux, de lances et de javelots.

« La procession terminée, ces guerriers simulèrent un combat dans lequel l'adversaire était représenté par une épouse du défunt. Celle-ci était libre de toute entrave et sa toilette extrêmement légère ne la gênait pas pour essayer de fuir.

« Néanmoins la malheureuse, sûre d'avance de l'issue de cette lutte inégale, ne bougea pas et enleva par son impassibilité tout intérêt à la fête sauvage. La meute des bourreaux, brandissant lances et couteaux, se rua sur cette victime qui tomba et fut mise en pièces, déchirée, lacérée par les dents, les ongles et les armes de ces êtres humains plus féroces que les plus féroces carnassiers.

« Enfin les funérailles se terminèrent comme elles avaient commencé, par un nouveau et dernier sacrifice. On décapita une femme de la même façon qu'on avait immolé les esclaves mâles.

« C'était la neuvième victime femelle de cette sanglante cérémonie.

« Le sacrificateur en chef, le pacifique Ipambi, m'avoua avoir décollé dans son existence plus de cent individus... Et ce bourreau n'a que trente-cinq ans ! Ce chiffre ne peut me surprendre, car je sais que pour la mort de tout homme libre, on tue au moins un esclave.

« Les natifs trouvent très naturels ces actes épouvantables ; ils m'ont même demandé de leur vendre à l'occasion quelques-uns de mes vigoureux Zanzibarites. Je leur exprimai en termes indignés toute ma répulsion pour leurs agissements ; mais mes tirades philanthropiques n'ont abouti qu'à me faire prendre en pitié. J'ai obtenu plus de succès près des femmes, qui m'ont répondu en joignant les mains : « Mabi ! mabi ! » (*c'est bien mal !*) ».

Le témoin oculaire et le narrateur de ces inqualifiables tueries, ne se doutait guère, à l'heure où il flétrissait en termes énergiques la conduite des sujets de feu Seko-Toungui, qu'il serait peu de jours après appelé par les vœux unanimes de cette même population à remplacer le défunt en qualité de moucounzou.

Le lieutenant Van Gele fut nommé grand roi des Baroumbé, par les notables habitants d'Ibonga-Wangata réunis en une palabra solennelle.

Il eût été peu habile de la part de l'explorateur de refuser une telle distinction, preuve de confiance sans égale accordée pour la première fois à un blanc par une tribu riveraine du fleuve Congo.

Ce fait, tout à l'honneur du commandant de l'Équateur-Station, témoigne hautement du bon accord qui régnait entre les indigènes et l'agent de l'Association.

Van Gele accepta le trône laissé vacant par la mort de Seko-Toungui, en stipulant toutefois que s'il venait à mourir dans l'exercice de ses fonctions royales ses sujets devraient s'abstenir de toute manifestation sanglante sur son tombeau. Cette clause faillit décider les natifs à porter leur choix sur un candidat moins ennemi des sacrifices humains; mais, après délibération, elle fut acceptée par la majorité des hommes libres d'Ibonga-Wangata, tous électeurs et éligibles à la royauté.

C'étaient là des résultats dont l'œuvre africaine avait le droit de s'enorgueillir et dont elle devait aussi bénéficier. Il fut loisible au moucounzou blanc de ranger pacifiquement sous le protectorat du drapeau bleu le riche et peuplé district des Baroumbé.

Les terres de ce royaume s'étendent dans l'intérieur africain entre le Congo et la large rivière connue sous les noms différents d'Ourouki, Mohindu ou rivière Noire.

Van Gele put en outre tenter après Stanley la reconnaissance partielle du cours inférieur de cet important tributaire de la rive gauche du Congo. En certaines places l'Ourouki est, à quelques milles de son embouchure, large comme le fleuve lui-même et également parsemé de vastes îlots boisés.

L'explorateur belge, obligé cependant de se dévouer plus au développement de la station de l'Équateur qu'à la gestion du gouvernement des Baroumbé, n'eut pas le loisir de faire l'ascension de la rivière Noire, dont la longueur et la direction sont encore inconnues.

Des informations qu'il ne faut admettre que sous réserve, car elles émanaient de caravaniers indigènes, firent présumer au lieutenant que l'Ourouki se confond dans la partie supérieure de son cours avec le Kassai,

rivière considérable qui prend sa source par douze degrés environ de latitude méridionale, non loin de celle du Koango et d'un affluent du Zambèze.

Le Kassai est déjà connu dans une partie de son cours par les explorations successives de Livingstone, de Büchner, du docteur Pogge et du lieutenant Wissmann.

Au mois de novembre 1883, l'explorateur allemand Wissmann accepta de suivre le cours entier du Kassai, pour le compte de l'Association internationale. Sa mission était d'établir une station hospitalière à l'endroit même où le cours d'eau reçoit un affluent nommé la Louloua, de confier ensuite ce poste à la garde de trois blancs protégés par une garnison d'hommes de couleur, et de descendre la rivière inconnue avec une petite flottille de canots indigènes construite par les charpentiers de l'expédition.

Wissmann, lors d'un premier voyage entrepris en 1881-82, en compagnie du docteur Pogge son compatriote, avait découvert le village de Louboukou, situé près des bords du Kassai et résidence du kalamba Moukengé, chef de la tribu indigène des Balouba.

Ce prince noir fit à son ancienne connaissance blanche un accueil chaleureux et l'autorisa à fonder non loin de sa résidence, sur la rive gauche de la Louloua, la station de Loulouabourg (6° latitude sud, 22 °15' longitude est de Greenwich).

Une lettre à l'adresse du roi des Belges, qui fut écrite par le lieutenant Wissmann sous la dictée du kalamba Moukengé, après la concession des terrains de Loulouabourg, mérite d'être reproduite; en voici la teneur :

« O toi, qui es grand comme les cieux. Souverain de tous les blancs, envoie-moi un remède afin que mes guerriers ne meurent pas, avec de belles armes qui se chargent par derrière et qui ont deux tuyaux de fer. Si tu fais cela, je serai prêt à accompagner tes enfants où tu voudras. Je veux aussi une statue, une idole grande comme un homme, avec de beaux vêtements de soie et un casque à plumes. Je serais heureux de posséder aussi une boîte à musique, une glace et des vases de cette belle terre brillante où l'on dessine dessus des fleurs et des oiseaux. Envoie-moi aussi un bel uniforme. Alors j'accompagnerai tes fils partout; je suis ton allié, ton frère, envoie-moi aussi beaucoup de poudre à tirer. »

Sans attendre, bien entendu, la réponse à cette bizarre missive, Moukengé se mit entièrement au service de M. Wissmann pour l'exploration du Kassai.

Le chef de cette expédition scientifique, tentée sous les auspices de S. M.

Léopold II, obtint le concours des natifs dans la construction des bâtiments principaux de Loulouabourg, et reçut en cadeaux, de son frère de sang Moukengé, des plants de manioc, trente chèvres et moutons, quelques porcs, des poulets et des pigeons en quantité suffisante pour garnir une ample basse-cour.

Tout en surveillant l'édification de la station, le lieutenant allemand prit toutes les dispositions qui pouvaient assurer le succès de sa mission. Il fit construire deux immenses pirogues et acquit, en échange de présents, cinq canots indigènes.

Il décida le roi Moukengé à l'escorter avec deux cents guerriers jusqu'aux rives du gigantesque fleuve.

Ce voyage d'un chef des peuplades intérieures du centre africain aux stations civilisées du Congo équatorial, où une réception enthousiaste ne fera pas défaut aux visiteurs amis, activera sans nul doute l'introduction du progrès dans ces contrées admirablement disposées, écrit l'explorateur allemand, à recevoir la civilisation.

La confiance des Balouba dans les Européens est entière; ces indigènes n'ont jamais vu sur leur territoire certains de ces traitants d'origine européenne, gens d'ordinaire enclins à tromper les natifs.

Dans la prévision peut-être fondée que le Kassai et l'Orouki étaient le même cours d'eau, le lieutenant Van Gele reçut de Stanley des instructions particulières pour faire surveiller à l'embouchure de la rivière Noire l'arrivée de l'expédition exploratrice commandée par le lieutenant Wissmann.

Le moucounzou des Baroumbé, usant de ses prérogatives royales, enjoignit à ses sujets riverains de l'Orouki de guetter sans relâche sur leur rivière l'approche d'un mundelé.

Les noirs administrés de Van Gele accomplirent cette consigne durant des mois avec une constance admirable. Mais jamais, hélas ! sur les eaux noirâtres de l'Orouki ces braves gens ne devaient entrevoir la pirogue portant l'explorateur blanc attendu.

